

Les femmes ne sont pas des rats comme les autres

LE MONDE ECONOMIE | 25.03.2013 à 15h50

Paul Seabright (école d'économie de Toulouse)



" (...) Une expérience durant laquelle des chercheurs avaient lié directement les cerveaux de deux rats localisés sur deux continents différents (...)" | AFP/LIU JIN

Quelques jours avant la Journée internationale des droits des femmes, le 8 mars, l'article scientifique qui suscitait le plus grand écho dans la presse internationale racontait une expérience durant laquelle des chercheurs avaient lié directement les cerveaux de deux rats localisés sur deux continents différents (*A Brain-to-Brain Interface for Real-Time Sharing of Sensorimotor Information*, Miguel Pais-Vieira, Mikhaïl Lebedev, Carolina Kunicki, Jing Wang & Miguel A. L. Nicolelis, *Scientific Reports* 3).

Plusieurs journaux les avaient nommés "*rats télépathiques*", même si leur communication par ondes radio n'avait rien de télépathique dans le sens normal du terme. La nouveauté de l'expérience consistait à envoyer des signaux directement d'un cerveau à l'autre, conduisant les intentions formées dans le premier à se traduire en actions du deuxième.

J'ai bien fouillé dans l'article sans trouver d'indication sur le sexe des rats concernés, mon intuition me dit qu'il s'agissait sans doute de deux mâles... Voici pourquoi.

"LIENS FORTS" OU "LIENS FAIBLES"

Chaque année autour du 8 mars se pose la question de la sous-représentation des femmes dans des positions de pouvoir économique et politique .

Un livre tout récent de Sheryl Sandberg , directrice générale de Facebook , a fait grand bruit aux Etats-Unis.

Elle y décortique non seulement les obstacles formels à l'avancement féminin, mais aussi ceux liés aux attentes et aux comportements des femmes comme à ceux des hommes (*Lean In : Women, Work, and the Will to Lead*, New York , éd. Knopf, mars 2013, 240 pages).

Elle épingle entre autres le manque de visibilité de beaucoup de femmes, lié à leur manque d'ambition. Facile à dire , selon certaines critiques, pour une femme qui n'a pas de problème pour se payer des baby-sitters...

Mais un autre aspect du comportement, moins individuel et plus social , commence à attirer l'attention des chercheurs. Le manque de visibilité serait lié, selon cette hypothèse, à une différence dans la construction des réseaux masculins et féminins (*Sexonomics*, Paul Seabright , éd. Alma, 2012).

PRINCIPES DIFFÉRENTS

Les hommes et les femmes auraient tendance, souvent inconsciemment, à construire des réseaux de connaissance selon des principes différents : autour des amitiés proches pour les femmes - ce que les sociologues appellent les "liens forts" -, et plutôt autour de connaissances plus distantes - les "liens faibles" - pour les hommes.

Or, il s'avère que pour survivre et se faire repérer dans le vaste monde des entreprises modernes, ce sont les liens faibles qui sont les plus utiles.

Ce sont ainsi les hommes qui mobilisent davantage leurs connaissances lointaines et étendues pour trouver un emploi . D'où mon intuition que ce seront sans doute les mâles qui se serviront davantage des futures technologies de transmission directe d'un cerveau à l'autre, expérimentées aujourd'hui par les chercheurs sur de modestes rongeurs.

Les entreprises qui continuent à utiliser les deux outils principaux du recrutement et de la gestion de carrière - la bouche et l'oreille - se trouvent donc irrésistiblement biaisées dans le choix des personnes, car elles privilégient de ce fait celles (ou plutôt ceux) qui se servent de ces réseaux étendus. Un biais qui nuit autant aux entreprises qu'aux femmes qui y travaillent.

Paul Seabright (école d'économie de Toulouse)

